***Vingt-Quatre Heures***

# Participation au

**Cinquième festival de poésie et d’écriture de Nice**

***Organisé par le Lions club Nice-Paillon***

**2001**

**Nouvelle écrite par les élèves de**

 **la classe de TSBTK1/2**

**(avec la collaboration de leur**

**professeur de lettres, G. Zaneboni)**

**Lycée Jules Ferry**

**82 bd de la République**

**BP 265**

**06402 CANNES CEDEX**

**N° de téléphone : 04 93 06 52 00**

**N° de télécopie : 04 93 06 52 15**

**Email :** **Ce.0060014@ac-nice.fr**

Qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire.

Cinq heures du mat.

Ça fait des plombes, maintenant qu'il attend dans ce rade minable.

Le silence... L'aube glauque qui pointe son nez glacé dans cette espèce d'aquarium, après le ballet incessant des clients qui se sont croisés le temps d'une pause ou d'un café, les poivrots habituels, les jeunes qui ont attendu l'ouverture de la boîte voisine, le vieux type qui traînait son clébard...

Après le fracas des rires et des voix, des verres qui tintent dans le sifflement continu du percolateur fatigué.

Il attend, les yeux rougis vissés sur la table au bois sec et sombre, maculé d'auréoles qui dessinent soleils et demi-lunes.

Il attend.

Mais quoi ?

Ça a un rapport avec ce qui s'est passé la veille.

Il ne se souvient pas de grand chose. Juste le train qui bringuebale dans la brume glaciale de décembre, et puis, à la gare où il est descendu, ce grand mec qui lui propose un job. Oh, pas le genre gentillet où l'on pointe, plutôt celui où l'on risque la taule.

Pourquoi il a accepté ? Ils n'avaient donc trouvé personne d'autre pour faire le sale boulot ?

Il attend.

Et maintenant cette fille qui n'arrête pas de le mater !

Une clope, il lui faut une clope, sinon, il ne tiendra jamais !

Fait chier ! Le paquet est vide !

A qui en taxer une ? Le barman qui s'emmerde au bar.

Ou la fille ?

Je sens un courant d'air sur ma nuque. La porte vient de s'ouvrir pour laisser entrer un grand mec au crâne rasé enveloppé d'un vague imperméable. Ses yeux vides et froids balayent la salle miteuse, les paumés du petit matin, s'arrêtent sur moi.

C'est lui.

Tant pis pour la clope.

Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Il s'approche du bar, commande un café serré ; il l'emporte jusqu'à la table de la fille, s'assied en face d'elle sur la moleskine déchirée.

Il est tard. Trop tard. Je suis fatigué. Je vais m'en aller.

Ils me regardent.

C'est elle qui vient vers moi, me fait un signe laconique.

Dans quoi me suis-je embarqué ?

J'ai peur. Mon cœur se serre. Mais je ne sais pas ce qui m'a pris. Je l'ai suivie.

\* \*

\*

Le ciel a changé de couleur. Un soleil pâlichon a coulé derrière les collines léchées par le crépuscule. La porte s'ouvre. Le silence a déserté l'endroit. Raides de froid, ils sont happés par une vapeur lourde et bruyante : fumée des cigarettes et des cigares des gens de passage, tapage des petits groupes qui tapent le carton. Les poivrots sont encore presque sobres. Pas pour longtemps.

Ils sont là, eux qui, quelques heures plus tôt, étaient déjà là. Ils sont revenus.

Il commande un whisky, elle, un Martini. Il a les yeux agrandis, fatigués, hagards. Elle semble trembler, esquisse un sourire crispé.

La fumée me donne mal au cœur. Ou est-ce le souvenir de la journée ?

Je sens l'hôpital. Mais pourquoi ? Mes souvenirs, je cours toujours après.

Oui... L'odeur du formol dans les narines. Les reflets métalliques dansant sur les scalpels. Les gestes rapides, exécutés avec une précision infinie, qui me sont revenus comme si je n'avais jamais arrêté. Les ordres, brefs, autoritaires, qui claquent sous la lumière aveuglante. Et le corps, inerte.

Elle a vraiment l'air mal en point, dans la même robe, si courte et moulante, qu'elle n'a pas eu le temps de changer. Remarque, c'est vrai qu'elle n'a pas fait que de la figuration. Sans elle, nous n'y serions jamais arrivés. Et pourtant, à la fin, j'ai eu l'impression qu'elle allait craquer.

Je me penche vers elle.

Ça va pas, non ? Comme si elle avait besoin de ma protection ! Ça, c'est tout moi ! Toujours au-devant des problèmes. Et cette fille, elle pue les problèmes.

Qu'est-ce qu'il fout, l'autre ? Pourvu qu'il ne se soit pas fait choper.

Immonde. Plus jamais ça. Et pourtant, cette montée d'adrénaline...

J'ai besoin d'air.

Fallait vraiment que j'aie besoin de fric !

Quel genre de type peut bien s'injecter ce genre de truc ?

Elle se lève. Pas mal, vraiment. La longueur de ses jambes me donne le vertige. Les cheveux bruns coupés courts à l'angle aigu de la mâchoire. La peau rendue encore plus blanche par le tissu rouge sang. Les yeux bleus qui semblent en vouloir à la terre entière.

Malgré tout le temps passé ensemble, je ne connais toujours pas son nom.

Mais où est-ce qu'elle se barre ? Ça sent l'arnaque.

Et mes thunes ? Je les aurai quand, mes thunes ?

Attends-moi, dit-elle.

Elle plaisante. Qu'est-ce que je fous d'autre depuis hier soir ?

Une pluie fine dégouline sur les vitres encrassées, trace des méandres poussiéreux. Manquait plus que ça !

Putain ! Pourquoi moi ? Comment ils m'ont retrouvé ? Comment ils ont su ? Ça fait bien longtemps pourtant que mon nom n'apparaît plus dans les revues scientifiques.

Le poignard qui me perfore le crâne. Ma conscience qui me donne des coups de poing dans le bide. La conscience, quelle mauvaise habitude, quand ça vous tient !

Et tout ça pour qu'un con de bourge puisse planer tranquille avec ses potes.

Elle revient du fond du bar, me tend une enveloppe. Elle est lourde. Trop lourde pour ne contenir que du blé. Ce n'est donc pas fini ? Ils avaient promis, pourtant.

\* \*

\*

Marcher.

La lune éclaire faiblement la chaussée à travers les nuages plombés. Ramassis d'ordures. Tas de chiffons où se terrent les clodos.

La pluie fine est devenue torrentielle. Les éléments se déchaînent, comme s'ils n'étaient pas d'accord avec ce qui va se passer. Ou est-ce pour les accompagner de bruit et de fureur ?

Ils vont en avoir besoin.

Marcher. La peur au ventre.

L'animal est dans leur filet. Y a plus qu'à cueillir ce qu'ils sont venus chercher.

Marcher.

Encore quelques minutes, et elle aura fini.

L'autre a dû arriver aussi, pour continuer le boulot.

Deux heures du mat. C'est à moi de jouer. Allez, j'y vais.

J'entre dans cet immeuble haut, blanc avec des volutes, comme un saint-honoré, le machin complètement bourgeois. A pied, la montée du premier étage me semble plus éprouvante que celle de tout un building.

La porte est légèrement entrouverte.

Plus un bruit.

C'est déjà fini ?

Ça s'est peut-être pas bien passé. Pourtant, d'après ce qu'on raconte, elle ne se loupe jamais d'habitude. Chavirer un mec, elle sait faire.

Il entre. Le silence l'enveloppe. Il ne s'est quand même pas trompé.

Je me vois bien lui dire : Oh ! Désolé ! C'est pas sur vous que je devais opérer. J'me suis gouré d'appart ! Non vraiment, ça le fait pas.

Le salon. Vide, mais enfumé. La bouteille de Champagne, renversée dans son seau. De la poudre. Du désordre.

Mais qu'est-ce qu'elle a foutu ? Et si c'est son cadavre à elle que j'allais trouver ? Et l'autre ?

Il ouvre la porte de la chambre.

Du sang.

Il la voit, prostrée devant le corps d'un homme dont le crâne rasé est enfoncé dans l'épaisse moquette souillée. Elle semble en état de choc.

Vite ! Il faut que je me dépêche d'achever le travail. Le temps est compté. Pire que pour une greffe d'organe.

Au moment où je prépare mes scalpels, je vois les trucs sur l'étagère, dans une petite cavité. De petits pots de verre, remplis d'un liquide incolore dans lequel baignent d'innommables choses rouges. Dans l'un d'eux, notre dernier boulot : l'hypophyse du type de l'autre jour, cette substance si précieuse pour préparer ces saloperies de shoots.

Alors, je comprends soudain. Le cadavre, c'est le grand mec. Notre employeur.

La salope ! Elle s'est bien servie de moi.

Pourtant, il lui prend une main poisseuse. Il la soulève, l'entraîne. Elle ne peut que balbutier : c'est fini. Fini.

Ils sortent de l'immeuble. Des sirènes, des gyrophares, là, au coin de la rue. La Criminelle. Comment ont-ils su, déjà ?

Il la tire sous une porte cochère.

Il l'embrasse.

Il l'embrasse juste le temps que passe la brigade.

Il l'embrasse juste parce que c'est fini.

Il l'embrasse juste parce qu'elle a l'air perdue.

Il l'embrasse à en oublier tout.

C'est elle qui le rappelle à la raison.

- Il faut qu'on se casse  !

Il la lâche, difficilement.

- Viens, je t'emmène avec moi.

Elle réfléchit à peine une seconde.

- Attends-moi au bar. Le temps que je prépare mes affaires.

Décidément.

\* \*

\*

Il attend.

La pluie gifle avec violence les vitres sales. Des éclairs. Et comme des détonations : le tonnerre, tout près.

Un courant d'air sur la nuque.

Un chauffeur de taxi trempé s'engouffre en jurant dans la salle où languissent encore l'odeur du tabac refroidi et le sifflement de la machine à café.

C'est pour vous, non ?

Un message.

"Je suis partie. J'ai enfin gagné ma liberté. A quel prix ! Je veux être seule, maintenant. Il me faut du temps pour oublier. J'ai besoin d'Ailleurs.

Oublie, toi aussi.

Reprends ton train là où tu n'aurais jamais dû descendre."

Le reste est illisible.

Il a froid.

Il faut qu'il s'en aille.

Sans oublier la lettre.

Il la retrouverait.

C'est sûr.

\* \*

\*

Cinq heures du mat.

Le quai se fige sous la neige.

Passe un train de marchandises qui brise, un temps, le silence.

Il attend.

**(4° de couverture)**

**Vingt-quatre heures**

*« Pourquoi j'ai accepté ? Ils n'avaient donc trouvé personne d'autre pour faire le sale boulot ?*

*Putain ! Pourquoi moi ? Comment ils m'ont retrouvé ? Comment ils ont su ? Ça fait bien longtemps pourtant que mon nom n'apparaît plus dans les revues scientifiques ».*

**Vingt-quatre heures en noir et blanc de la vie d'un homme, et quatre destins croisés, irrémédiablement changés.**